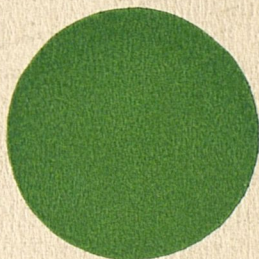


ODILON-JEAN PÉRIER

NOTRE MÈRE LA VILLE

POÈMES
1921-1922



Editions du « Disque Vert »
PARIS - BRUXELLES

MLP 245





A Robert Goffin

tibi faune

O J Perier

DU MÊME AUTEUR :

NOTRE MÈRE

LA VILLE



DU MÊME AUTEUR :

LE COMBAT DE LA NEIGE ET DU POÈTE

Poème dédié à un ami

1920 — Hors commerce

LA VERTU PAR LE CHANT

Poèmes

Oscar Lamberty — 1921

ODILON-JEAN PÉRIER

NOTRE MÈRE LA VILLE

POÈMES

1921-1922

Editions du « Disque Vert »
PARIS - BRUXELLES

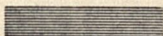
COLON-JEAN FÉRIER

NOTRE MÈRE
LA VILLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

O-J. P.

Limité à 20 exemplaires (1-20)
sur papier de Rives, ornés d'un
portrait de l'auteur par lui-même
Et 400 (20-400) sur papier d'édi-
tion dont les 100 premiers hors
commerce, cet ouvrage fut achevé
d'imprimer sur les presses de
l'Imprimerie Industrielle et Financière,
à Bruxelles, le 15 août 1922.
Le présent exemplaire est justifié :



Éditions du « Disque Vert »
PARIS - BRUXELLES

DÉDICACE
DU POÈTE A SES AMIS

*« Nous ne sommes que deux ou trois hommes
Libres de tous liens
Donnons-nous la main »*

Guillaume Apollinaire.

DEDICACE

DU POÈTE A SES AMIS

P. P.

Il est d'un usage si commun
de faire un livre à son ami
qu'on ne s'en doute point
et qu'on ne s'en souvient
que par le titre même
de la dédicace. Mais
c'est à tort qu'on se
flatte de le faire
à son ami. On ne
peut le faire qu'à
son ennemi. C'est
pourquoi l'on ne
dédicque point
à son ami.

FIN

Dédicace

du poète à ses amis

*Enfants du monde nous fûmes quatre dans cette ville peut-être
Mais trop de maisons lumineuses* [enchantée.

Comme des cages,

Trop d'avenues où lamente la prodigieuse pluie,

Une beauté trop fourmillante

Nous blessant

Nos anges gardiens qui étaient de petites filles

S'assirent devant les parcs publics,

Paradis creux.

— *Nous y attendrons la vieillesse.*

— *Toi, l'homme des collines!*

Plusieurs jardins glacés te distinguent de nous :

Tu existes,

Seul,

Avec une chatte et une théière.

Tu connais les ruses du silence et la règle de jeux perdus.

— *Ne l'interrogez pas, il ment par politesse.*

En secret je le nomme : véridique.

Toi, l'homme des champs!

Mène-nous à l'école :

Elle est solitude en plein air, louange du temps, délivrances.

Merci, Merci, toute vérité est ironique,

— *Enseignes-tu.*

Homme nu, charmeur d'animaux...

— *En secret je le nomme : Faune.*

*Toi, l'homme des faubourgs !
Ronge la vie comme un ver à soie les mûriers,
Vieux papillon ! — Tu aimes trop les hommes vides :
Ils rendront amer ton vin pur,
— O sage fabricant de bombes
Es-tu seul à te dire sage ?
— En secret je le nomme : abeille.*

*Ah mes amis, fils de la ville, notre mère est ingrate et faible,
Toute jeune, — toute jeune...
Qu'y a-t-il de moins raisonnable que notre grande amitié ?
Heureusement,
Promenons-nous par le Monde :
Tous les lauriers sont cueillis.
Chantons, taisons-nous, sourions, tenons des discours anarchistes.
Mouvement, méditation : marées.
Il n'y a plus de providence
Il n'y a plus de beaux projets réalisables
Il y a le Bonheur à prendre dans ses bras.*

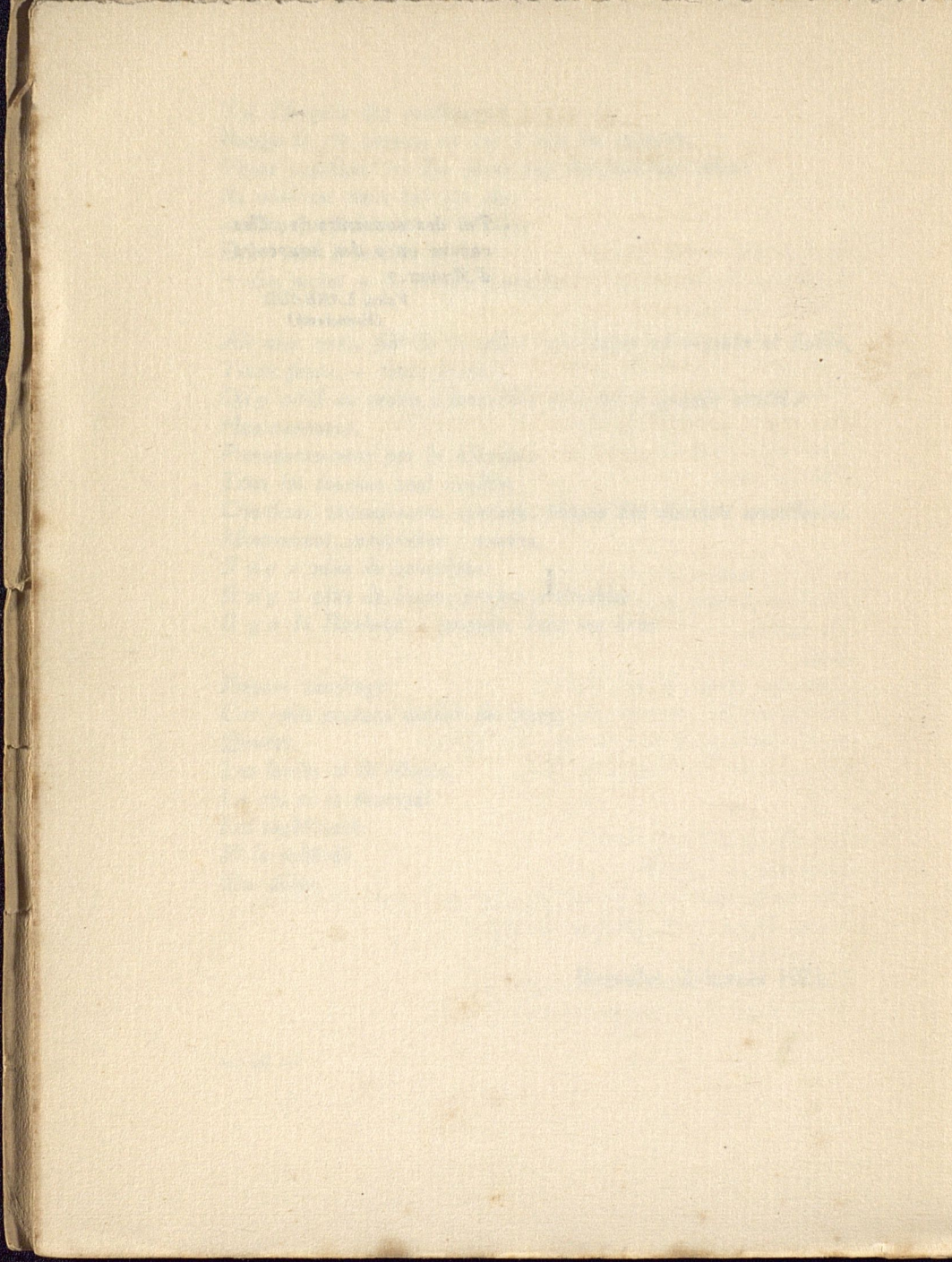
*Faisons naufrage.
Car nous portons autour du corps,
Bouées,
Les bruits et le silence,
La vie et le sommeil,
Les multitudes
Et la solitude
Des villes.*

Bruxelles, 2 février 1921.

« J'ai des souvenirs de villes
comme on a des souvenirs
d'Amour. »

Valery LARBAUD
(Barnabooth)

I



La source

(UN CONSEIL POUR L'AUTOMNE)

Grenier, forte saison,
Octobre aux belles pommes
Nous te respirerons
Comme une venaison.

Couleurs, silence — Automne
Bercez mes passions :
Mais que n'apportez-vous, même impures, aux hommes
Ces larmes monotones ?

Bois : cette eau solitaire
Cet or silencieux.
— Quelle santé légère
Te soulève, t'éclaire !

— Mais que tu te sens mieux
Un homme, et sur la terre,
Ayant bu dans tes mains, ayant ouvert les yeux
— Ayant touché à Dieu.

La source
(UN CONSEIL POUR L'AUTOMNE)

C'est en l'été saison,
Octobre aux belles pommes
Nous te respirons
Comme une vision.
C'est en l'été — Automne
Bonne mes passions :
Mais que n'appréhendez-vous, même inquiet, aux heures
Ces larmes monotones ?

Pois : cette eau soignée
Est et s'écouler.
— Quelle santé légère
Te soignes, l'éclairci ?
— Mais que tu te soignes
Un homme, et sur la terre,
Avant de dans tes mains, avant d'avoir les yeux
— Avant touché à Dieu.

Chute

Ah ! berce un peu ce faux désastre...
Ces chutes nous les acclamons !
Ton genou brisé touche un arbre,
Il lui pardonne son orgueil.

— Mais veux-tu donc un autre cri ?
— Mais cherchons-nous un autre monde
Où le bonheur se casse et tombe
Sous maintes gloires entêtées.

Mon ami, semblable aux orages,
Se gonfle de joie et de sang.

— Cessez cet hymne qui m'outrage !
Je ne suis pas un prisonnier.

Chute

Ab! parce un peu ce faux désastre...
Ces chutes sous les esclameurs !
Ton genou blessé touche un arbre,
Il lui pardonne ses orgueil.

— Mais vous-les donc un autre cas ?
— Mais étranger-sons un autre monde
Où le bonheur se trouve et tombe
Sous maintes étoiles entières.

Mes ami, scabellio aux orgueil
Se gaudit de tout et de tout.

— C'est cet homme qui est étranger ?
Je ne suis pas un étranger.

Les poètes sont en paix

Midi

Comme une table de marbre
Toute flamme et tout désir,
Comme de l'or dans un arbre,
Secoué par le plaisir,

Rions ! Si la poésie
Renaît ce soir de mon sang :
C'est le ciel qui s'y allie
Par ce sanglot déchirant.

Sept heures

Le ciel et de pauvres maisons
S'ouvrent au fond de ma fenêtre.
— Divinités de la saison
Ce sont des figures de neige.

Or tout s'est tu pour me tenter :
Ma voix n'est pas assez limpide.

— Dieu vous a dit la vérité ;
Comme son poète est paisible...

Minuit, ailleurs

Oui. La sagesse tient
Dans une de vos mains
— Mais qu'allez-vous en faire ?

— Je suis son colombier.
Elle aime à se poser
Dans une vie légère.

Philosophie, oiseau
Des lauriers, tente l'eau
Méditante tranquille
Où l'âme est immobile,
— Comme un poète enfant
Caresse en s'y berçant
Quelque ombre élyséenne.

Plumages plein de jour !
Visages de l'amour !
Colombes léthéennes !

Sagesse, Poésie,
Me quittez-vous encor ?

— Plus graves que la Vie.
Plus pures que la Mort.

Le sage humilié

J'ai abîmé l'enfant de votre cœur
(Y fallait-il cette présence triste?)
Mais, évadé, sourire sans grandeur,
Comment prouver que tout ce Monde existe?

— Et toi, mon corps, enfant que j'abandonne
Par tous tes sens tu montres des désirs!

— Et toi, Sagesse, un poète s'étonne
Que pour si peu l'on vienne t'endormir.

Si Dieu est mort dans les hommes qui rient,
Nécessité, tu protèges nos arts.

Tant pis! Je suis enchanté de ma Vie,
— Et je m'étire au milieu du brouillard.

La sage nautille

Le digne l'ordon de nosseur
Y habitez vous poussez habitez
Mais de l'air souvenez vous
Comme poussez que l'air de l'habitez
— Et l'air non souvenez vous
Par l'air non souvenez vous
— Et l'air souvenez vous
Que pour si peu l'air souvenez vous
Et Dieu ne souvenez vous
Nécessaire, ne souvenez vous
Tant que l'air souvenez vous
— Et je ne souvenez vous
— Et je ne souvenez vous

J'ai bu du rhum

Joie ardente, corps nouveau
Hors des vagues de la danse
Vive enfin ta violence
Ton orgueil et tes sursauts !

Ah, mon plaisir ! il te faut
Adorer avec silence,
Tout cet été qui s'élançe
Qui s'épuise dans les eaux !

C'est le rôle de ma vie :
Miracle ! Je simplifie
Jusqu'aux songes de l'Ether,

Et d'une cîme enflammée
Voici ma terre sacrée
Belle comme un œil ouvert !

l'air de l'hum

les autres corps
Hors des regards de la terre
Vive sans la violence
Ton regard et les sentiments

Alors mon plaisir il se fait
Adorer avec silence
Tout est fait que d'élancer
On s'écarter dans les ombres

C'est le rôle de ma vie
Moi-même je souffre
Jadis aux regards de l'Éternel

Et d'une main enflammée
Vive les jours sereins
Belle comme un ciel ouvert

Mon corps

Corps violent, redoutable, honteux,
Corps de poète habitué aux larmes,
Qui te secoue ainsi, qui te désarme ?
(Bruxelles dort orné de mille feux)

Dans le pays de la bonne souffrance
(Rappelle-toi cette maison des champs)
Archange infirme ivre de ton silence,
N'attendais-tu qu'un amour plus pressant ?

On connaît bien le gouffre où je me penche,
La Muse morte y couche entre ses dieux.

Regardez tous (c'est une page blanche)
Et enterrez les poètes chez eux.

Mon corps

Cette robe redoublée, buston
Ces de pieds légers sur laines,
Que se souvenaient que le diable
L'entraîne dans tout de mille fois

Leur le pays de la fortune
L'entraîne-voilà dans les temps
Aussin même lors de son silence,
N'entraîne-voilà dans un autre pays

On connaît bien le gendre ou le neveu,
La main morte y connaît entre les dieux

Regardez bien (c'est une page blanche)
Et attendez les poètes chez eux

Art poétique

Je fis ce masque pour mes frères
Avec l'or que j'avais volé
(Dieu des chanteurs, ami sévère)
A ma vieille sincérité.

Que leurs dédains m'ont réjoui !

— Toute ma vie agenouillée.
Un dieu s'y est épanoui
Comme une rivière emportée.

On peut revivre ! On peut se taire...

O éternité sans reccurs
Selon ta flamme solitaire
Ma lyre a dit ce mot d'amour.

Art poétique

Il n'est ce langage pour nos jours
Avec l'or des vieux vers
Dont les charmes ont séché
A sa vieille simplicité

Que tout débute à son retour

— Toute est sa responsabilité
La chose y est éternelle
Comme son être expiré

On peut revivre, On peut se faire

Ouvrir sans secourir
Ses seules lettres
Mais plus à dit ce mot d'homme

Découverte de l'évidence

La vie est simple. Je dis
Que nous ignorons sa grâce,
Masque transparent, visage
Ridicule, tu souris.

Toi, frère des champs, merci :
La vie est à ton image.
Parle donc, pour être un sage.
Soyons plus forts que l'ennui.

J'enferme les vieilles Muses,
Car ces filles ont des ruses
Terribles et sans beauté.

Vite en cage ! — Moi, j'existe
Et je vois avec fierté
Qu'on ne saurait être triste

Aux Jardins que j'ai plantés.

Decouverte de l'existence

Le vieil homme, le dieu
 Que nous ignorons et voyons
 Nos yeux ne voient que l'usage
 Nos mains ne touchent que le monde

 Les uns ont des choses secrètes
 Les uns ont à leur usage
 Plus d'un, pour être en usage
 D'avoir plus tôt que l'autre

 L'homme les autres n'ont
 Ce que les autres ont des autres
 Touchés de leur pensée

 Plus en usage — Mais l'usage
 Et le voir avec l'usage
 Que ce de savoir que dire

 Aux autres que j'ai connus

*« Porte un toast au silence et souffle sur ton feu ;
Renflamme ton amour à la dernière braise. »*

André SALMON

(Le Manuscrit trouvé dans un chapeau.)

II

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

11

Cantique

DE L'ENFANT PRODIGUE

Ah, dans le soir ou je plonge
Recueillès-je assez de feu
Pour alimenter un songe
Qui se passe d'être Dieu ?
O Douleur tu me contentes
Sinon pourquoi cette attente
D'un miracle extérieur ?
Dis, c'est ton sang que tu pries !
— Où vas-tu chercher la vie ?
Vois : cette main sur ton cœur.

Cher démon, fidèle Muse,
Me laisses-tu pour longtemps ?
— Parfois un arbre, qu'abusent
Plusieurs jours de faux Printemps
Verdoie ou fleurit, candide,
Et formant des fruits limpides
Aussitôt les voit geler.
— Ainsi, que cette ode vive !
Oui, ma récolte est hâtive,
— Mais puis-je ne plus chanter ?

Vais-je fendre seul enfin,
Muse, un hiver si tragique ?
Non ! rends-moi comme du vin
Tes baisers philosophiques !
Viens encore à mon secours !
— Temps, précipite ton cours ;

Nuit, sois encore plus amère :
Que la marche de mon dieu
Que sa bouche, que ses yeux,
Me soient des coups de lumière.

Quelqu'un me dit : " Fais au jour
Libation de ces cendres
De ton esclave, l'amour,
Tu as bien mieux à apprendre ! "
— Et si j'échappe une nuit
A ce sort — à cet ennui —
Chrysalide résistante,
Salut ! à ma vérité
Mon aurore et ma santé,
Toutes les Muses vivantes !

Désastre

Une forêt d'anges
Sonne et marche : c'est un orgue.
Des brouillards se fendent
Sur toute ma ville en loques.

Dieu ! le triste corps
Entre ces murs, sous ces cordes !
Décombres. Décors.
Remettons la mort en ordre.

A moi ! Cité nue,
Comme une mère tarie
Qu'écrase la vie,

A moi ! Ville mal vaincue
Jaillissez au jour !
— Je vous sauve par l'amour

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Mort d'un Dieu

On meurt dans la pluie.
La Douleur du Nord
Aime ce décor
En saisons pourries.

Pégase y est mort
Une nuit de pluie.
Pourquoi, Poésie,
Ce cri vers le Nord?

Les ailes cassées
Dans des cheminées
Saigne l'ange lourd :

O ville épuisée
Qui t'es couronnée
Du corps de l'Amour.

Mort d'un Dieu

De quel côté le jour
Le jour de la mort
De quel côté le jour
De quel côté le jour

Le jour de la mort
Le jour de la mort
Le jour de la mort
Le jour de la mort

Le jour de la mort
Le jour de la mort
Le jour de la mort
Le jour de la mort

Le jour de la mort
Le jour de la mort
Le jour de la mort
Le jour de la mort

Connaissance de l'ivresse

O douleur chevelue adossée au comptoir
Du vieux cabaret ou je fume
Belle dame dorée emprisonnant le soir
Dans cette lyre qui s'allume :

Dans la flute de Pan que forment rayonnantes
Les limonades, les liqueurs,
A l'aimable madère et aux honteuses menthes
Vos yeux empruntent des couleurs.

Madame ma douleur d'alcool auréolée
Lève de paresseuses mains :
Reverrons-nous enfin ce corps dans la fumée?

— Cependant qu'aux lueurs du vin
Une Muse déjà mortellement blessée
S'enivre et hurle comme un chien.

Connaissance de l'histoire

Il faut d'abord savoir ce que
Le mot d'histoire est
C'est une science qui étudie
Les faits qui se sont
Passés dans le passé
Et qui ont influé sur
Le présent et le futur
C'est une science qui
Aide à comprendre
Le monde qui nous
Entoure et à mieux
Le connaître

Sarah

Paysage contre l'auto :
Quelle figure gigantesque !
— Ce paysage rit tout haut.
Il me reste un rôle grotesque.

La peur me caresse les cuisses,
(Cette amazone aux mains de cuir)
Je suis nu sous plusieurs pelisses
Que ta honte me fait plaisir !

Comme envahi par le génie
Autour de toi, fille, incendie,
Tourne un pays passionné.

L'amour dore, cuit ton visage :
Et tu le rouvres ensanglanté
Aux morsures du paysage !

247

Parque dans l'air
Quels sont les regards
— Ca parait un bon jour
Il me semble en être content

Le jour est calme et clair
(C'est un moment qui me va)
Je suis en son plaisir
Que la nuit ne soit pas

Comme avant que la nuit
Fait de son être insensible
Tant un pays paisible

Le jour est un bon jour
Et la nuit est paisible
Aux moments de repos

Guérison

Le gazon nourri des vertes banlieues,
Ma forêt d'amour aux chemins vernis,
Sont tout pénétrés d'une pâte bleue
— D'un azur solide ou planter des nids.

Fuyons les pays que leur gloire encombre
(Quel désert superbe on ferait ici)
Nous irons au bois fouler le décombre
De tout ce laurier cher à mes amis

Il faut mettre au vert notre poétique.
Ne te grise plus de métaphysique,
Laisse épanouir ton corps triomphant.

Tout s'arrangera si tu es bien ivre !
Muse des taillis qui ris de mes livres,
Allons dans les bois te faire un enfant.

QUESTION

Le grand monde des jeunes hommes
Se fait à présent une étrange vision
Par ses tourterelles et ses fleurs blanches
— Et sa voix s'élève au dessus des eaux.

Parfois les jours que son cœur ressent
Sont de beaux jours de soleil et de vent
Mais dans sa vie il y a des moments
Où tout se perd dans le néant.

Il fait parfois un peu triste regard
Sur sa vie avec ses misères
Là-bas où l'on voit ces choses
Qui se font dans le silence.

Un voyageur si tu es bien venu
Dans les villes qui se font si vives
Alors dans les bois tu fais un bruit

Le retour de la Muse

Des roses sèches, du tabac et de la pluie.
Voici que je vous tiens mon terrible plaisir !
Une odeur de cuir neuf enveloppe mes livres ;
Chantons mes volontés mes papillons de nuit.

Grand dieu, quelle paresse ! Erato, lourde fille
Cuve dans un fauteuil le soleil de ses vignes.
Je la cravache avec les cordes de la lyre :
Et regardez danser ma Muse au vaste cri !

Dans le chant de l'averse et des feuilles, plus vite,
Tourne, corps musical de la déesse vide.

Plus vite ! Je te hais pour tes gencives rousses,
Folle, je me nourris de ta folle fatigue !
Quand je rouvre tes dents pour y chercher ma vie
L'eau amère du chant me remonte à la bouche.

Assez ! Viens dans mes bras, ressuscitons encore :
Je serre contre moi toute Erato sonore.

Le retour de la Muse

De tout temps de tout temps de tout temps
De tout temps de tout temps de tout temps
De tout temps de tout temps de tout temps
De tout temps de tout temps de tout temps

Grand Dieu, quelle pitié, quelle pitié
Grand Dieu, quelle pitié, quelle pitié
Grand Dieu, quelle pitié, quelle pitié
Grand Dieu, quelle pitié, quelle pitié

Dans le sein de l'océan et des forêts
Dans le sein de l'océan et des forêts
Dans le sein de l'océan et des forêts
Dans le sein de l'océan et des forêts

Puis quel ! Je te suis pour les jours
Puis quel ! Je te suis pour les jours
Puis quel ! Je te suis pour les jours
Puis quel ! Je te suis pour les jours

Adieu ! Adieu ! Adieu ! Adieu !
Adieu ! Adieu ! Adieu ! Adieu !
Adieu ! Adieu ! Adieu ! Adieu !
Adieu ! Adieu ! Adieu ! Adieu !

Mon Pays

La Ville est dans ma chambre :
Ce fauteuil est un port.
Avez-vous vu mes lampes
Mes mâts et mes bateaux ?

Le tabac et les vagues
Chantantes du ciel noir,
Le jeu, le bruit des algues
Aux vitres, mes miroirs,

Tout m'y plaît, m'y agrée :
J'y respire un bon air
Léger comme un beau vers.

O ville ravagée
Restez dans ma maison
Qui n'a qu'une saison.

Blank Page

Équilibre

Mer aux dunes mélangée
Toute la lie argentée
Qu'une atmosphère agitée
Laisse aller de son cristal —,
Tu représentes ma vie
A toute autre réunie
— Quand la paix est rétablie
Dans ton règne occidental.

Sombre pin, bête brûlée,
Forte forme déroulée
Sur la campagne salée
Et calme comme un canal,
— Tu es ma philosophie
Aujourd'hui pure et unie
Mais demain tout envahie
Par un délire fatal.

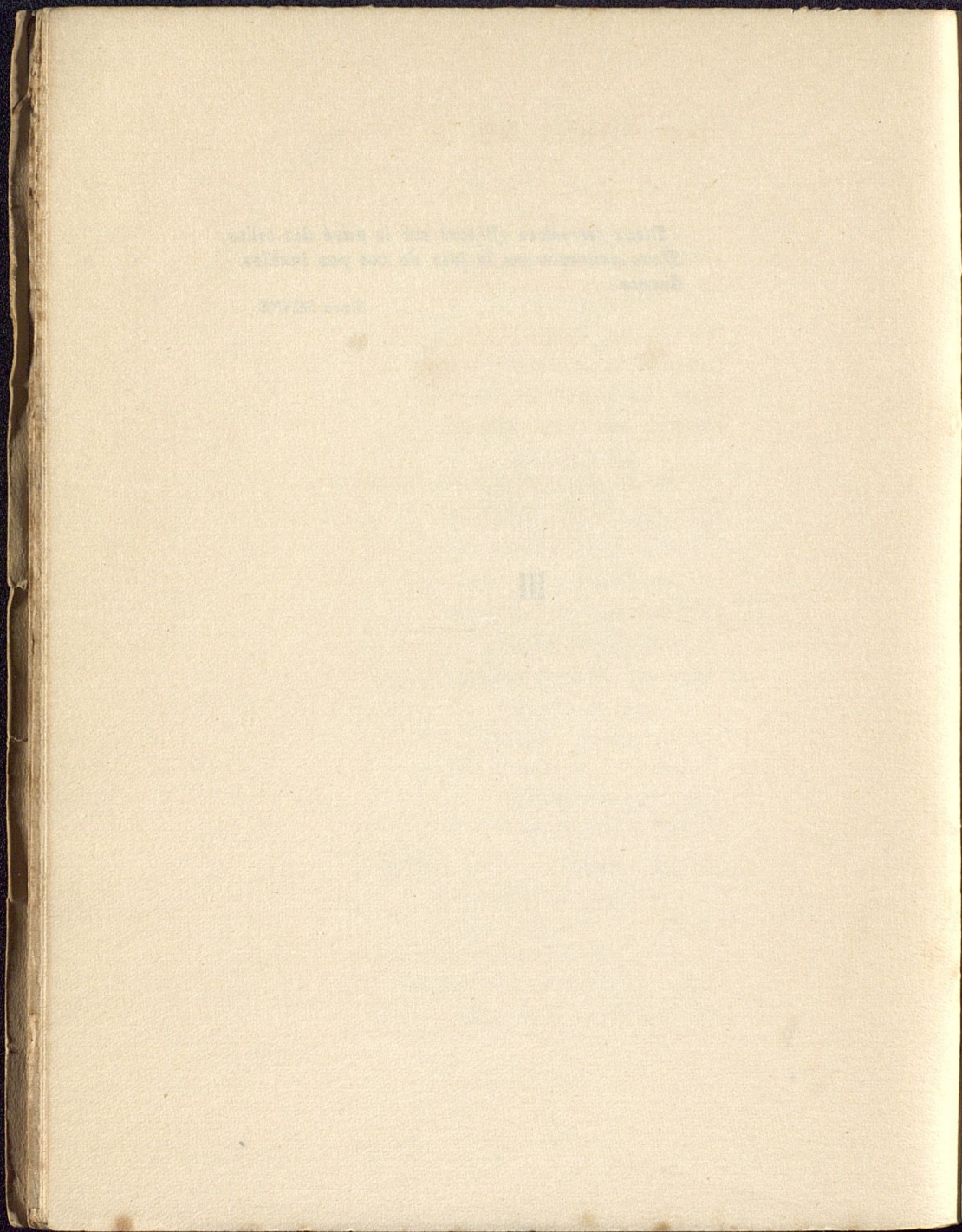
Mer aux arbres parallèle,
Forêt maritime, telle
Qu'un peuple cuirassé d'or,
Sagesse — la plus réelle —,
Ou cette vie infidèle,
Il faut y perdre un trésor.

Choisis, décide ! — Ou resserre
Le nœud qui te désespère :
Adore-toi dans ton corps.
— Ceux qui brûlent leurs navires
Ceux qui détruisent leurs lyres
Se retrouvent à ce port.

*« Dieux terrestres glissant sur le pavé des villes
Nous poursuivrons le jour de nos pas inutiles,
Encore...*

Simon SENNE

III



Le chant de la pluie

Que le poète sorte et joue :
Il n'est pas de Ville sans pluie.
Dans l'air humide je secoue
La cendre de mes poésies.

Il s'agit de *vivre*. — Vraiment ?
Criez : " Je suis seul ! Je vois clair "
Mais que scintillent gravement
Le ciel, notre route, l'hiver...

— Ouvrez les yeux : il est Minuit
C'est ma sagesse qui gémit.

Le chant de la glorie

Que la terre soit à nous :
Il n'est pas de Ville sans gloire
Dans l'univers le monde
Les cœurs de nos poètes

Il s'agit de nous — Vivement
C'est : je suis seul je suis seul
Mais que signifient ces mots
Le ciel nous l'a dit...

— Ouvre les yeux : il est là
C'est un regard en haut

Le chant des rues

Ami de la Cité; que tu es sédentaire. —
Ensemble allons revoir toute ma ville amère
Comme une fiancée.

Bonjour, brouillard chéri, eau vive des vitrines,
Arbres! Lampes! Chemins! Terre folle et divine
Aux feuillages blessés.

Je te salue o Monde avec ma solitude.
Hélas, je vous salue esprit des multitudes,
Amour désespéré...

Le chant des roses

—
L'âme est le feu : que se dit-elle ?
L'âme est le feu : que se dit-elle ?
L'âme est le feu : que se dit-elle ?

Le feu est le feu : que se dit-elle ?
Le feu est le feu : que se dit-elle ?
Le feu est le feu : que se dit-elle ?

Le feu est le feu : que se dit-elle ?
Le feu est le feu : que se dit-elle ?
Le feu est le feu : que se dit-elle ?

Indulgence des Parques

Pour ma sœur aux grands yeux dont les jambes nourries
Au soupirail doré de la boulangerie
S'écartent, recevant dans toute sa chaleur,
Odeur du pain chéri, votre sombre douceur;

Pour cette autre — qui vint de places plus honteuses
Secouer à son bras un voile d'eaux fumeuses
(Afin qu'il se reprenne à ce jeu méprisé)
Sur notre amour lui-même, ignorant et brisé;

Pour cette autre — adorant une ombre délectable
Et le sel de ses jours éperdu sur le sable —
Plus pure que ses sœurs — plus inhumaine, hélas!
Pour les Parques chantons, nos fruits entre les bras.

— Mais qu'on enseigne aux Dieux le charme de la Vie,
Et laissez mourir seuls ceux qui ont cette envie.

Indulgence des Papes

Pour les âmes des âmes qui sont en purgatoire
Au moment de la mort de la personne
Surtout, quand elle est en danger
Où de plus elle est en danger

Pour les âmes qui sont en purgatoire
Surtout, quand elle est en danger
(Ainsi de la personne à son moment)
Sur son âme, quand elle est en danger

Pour les âmes qui sont en purgatoire
Et de plus, quand elle est en danger
Pour les âmes qui sont en purgatoire
Pour les âmes qui sont en purgatoire

— Mais que en purgatoire, car l'âme se purifie de la vie
Et l'âme se purifie de la vie

Les Dieux dans la Ville

(5 haï-kaïs)

Sous des fruits glacés
Bacchus rit à belles dents :
Il se rafraîchit.

Cœur battant. Cœur trouble.
Eros aime les faubourgs
Les tonnelles grises.

Que c'est imprudent !
Pandore ouvre son corsage.
Maints péchés battent des ailes —
— Serre dans tes bras
Une volante espérance...

Jeunes femmes rousses
Pourquoi ce sourire épars ?
— Mais c'étaient les Parques.

Honorons les dieux :
Cette neige dans ma ville
Est à leur image.

Les Deux dans le Village

Le premier

Les deux dans le village
Sont si différents
Il se ressemble

Comme deux dans le village
Les deux dans le village
Les deux dans le village

Les deux dans le village
Les deux dans le village
Les deux dans le village
Les deux dans le village

Les deux dans le village
Les deux dans le village
Les deux dans le village

Les deux dans le village
Les deux dans le village
Les deux dans le village

Déclaration du fantassin

Soldat d'infanterie, fiancé de la terre,
Ainsi que sous le poil une tête profonde,
Ton corps a reconnu son bien dans la bruyère :
D'une main tu saisis comme la terre est ronde.

Vieille amour, chose humaine et composée de morts,
Je me suis consolé de toi, semblable aux femmes
On n'est pas tout les jours si paisiblement fort
— Et que ma pauvreté me mêle au paysage. —

Que tous ces fusils neufs sont beaux dans les épines !
La terre tourne. Vénus marche sur la Campine ;
Elle apporte aux soldats le pain bis et le lait.

— Mon ventre sur le tien, nos cœurs en équilibre —
Vers onze heures le ciel nous tomba sur le dos :
Nous fûmes fortement unis par ce fardeau.



Déclaration du fantaisie

Je soussigné, auteur de la notice
ci-dessus, déclare que les
contenus de ce livre sont
de nature à être considérés
comme des œuvres de
fantaisie et que, par
conséquent, ils ne peuvent
être considérés comme
des œuvres de science ou
de littérature sérieuse.
En conséquence, je déclare
que ces œuvres ne peuvent
être considérées comme
des œuvres de science ou
de littérature sérieuse.

Les saisons de Bruxelles

RUINE

Flamme, église de fer, tombeau, bois de la Cambre !
Toutes les îles d'or que tu fis en Novembre
S'effondrent d'un seul coup par le glaive rouillé
Que brandissent les dieux sur ton front dépouillé.

Ainsi mes passions ont perdu leur chaleur.
Il leur parle, je les attends comme un voleur :
Orgueil reconnais-moi ! Toi, Sagesse inhumaine !
— Vous riez sans répondre au milieu de vos chaînes.

AVALANCHE

Admirez-moi, Mademoiselle.
— Rousse comme un violoncelle,
Pure comme un verre de sang —
Mais, dieu ! ce pas éblouissant
— Ou cette aile qui se délivre !
— C'est une explosion de givre.

SIESTE

Quelle joie o poirier fleuri comme un jet d'eau !
Terre-à-toucher. Herbe-où-s'étendre. Temps-à-perdre.
Muses partagez-vous mes roses et mon pain :
Nous avons bien gagné ce petit intermède.

SANTÉ

Je marchais au milieu de choses mal unies,
Demandant à l'été la raison de mes pas.
— Ne puis-je enfin chanter sans y perdre la vie?
— Mes amours quand je ris ne me connaissent pas.

Beau jour sobre et profond comme un marbre sauvage,
Que vos angles dorés m'ont donné de secours !
Tant de perfection fait aimer son ouvrage.
Tant de limpidité détourne de l'amour.

XIV petits airs pour un cortège païen

I

Voyez ces roses, bonshommes :
Un dieu est leur jardinier.
Mais à peine se consomme
Une nuit de mon été :

EROS ouvre mes fenêtres
C'est le plus savant des maîtres.

II

VÉNUS! Tu sors de la mer
Sur la plage de mes vers.

III

Mais si le grand PAN est mort
Poète, ou est votre port?

IV

Toi qui cours dans les rochers!
— Prends les flèches, le sourire,
Et le vertueux délire
De la reine des archers :
C'est DIANE la vivante
Qui a la mort pour suivante.

V

Foi! Tu lèves du coffret
Dont PANDORE eut le secret.

VI

Nous chantons. Le monde est nu,
 C'est un enfant de la lyre.
 Mais l'azur bat et soupire
 Comme un sein souvent ému,

Cependant que l'on déchire
 ORPHÉE du mortel empire.

VII

Ce bûcher roulant de l'or
 Et des cendres, qu'il éclate.
 Un lion y tord ses pattes,
 C'est prier en vain la mort :

Ces feux même te déploient
 Vieil HERCULE, dieu des Joies.

VIII

APOLLON ! J'entends claquer
 Ta cravache sur l'été.

IV

Toi ! le soleil te ligotte
 Au tronc jaune de mes bois.
 Crie, ou saigne, rude voix !
 — Déjà le sang y grelotte.

MARSYAS retombe et pend
 A son gibet verdoyant.

X

PÉGASE ? — il descend chercher
 Un homme avec qui jouer.

XI

Evohé ! les dieux renversent
Leurs outres, leurs vérités :
Buvons au ciel enflammé
La miraculeuse averse !

Et BACCHUS beau comme un loup
Bondit au milieu de nous.

XII

Toi qu'une gerbe de blé
Représente secourable,
Aux champs plus beaux que des tables
Dispose tes biens dorés.

CÉRÈS cuit le pain d'un sage
Qu'elle a fait à son image.

XIII

PROMÉTHÉE en souriant
Parle et vit baigné de sang.

XIV

Plus fidèle que la vie
Que fais-tu dans ma maison.
— Ne dis rien, tu as raison,
Nourris-toi de poésie.

— Il n'est pas bien de toucher
Au silence de PSYCHÉ.

L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort

XII

L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort

XIII

L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort

XIV

L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort

XV

L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort
 L'âme est le lieu de la vie
 Et le corps est le lieu de la mort

Construction

Sortons. J'ai entendu des Dryades profondes,
Lamentantes redire aux hommes de l'été
(Comme de grandes eaux amoureuses qui grondent)
Quel amour il faudrait à leur avidité.

Est-ce vous sur ce banc ma Muse vagabonde,
Coudes au corps, les mains ouvertes, l'air brisé?
Je garde aux dents le goût de vos fourrures blondes,
Je me noue à vos bras, lierre, dieu naufragé.

Bruxelles réjouit d'un amour tendre et terne
Ses faubourgs bourdonnants ainsi que des citernes.
Moi je me crée une Eve avec solennité.

Cette épouse est debout et mes lampes s'enflamment !
Viens, toi que forme seule entre toutes les femmes
L'équilibre sans fin d'un poème achevé.

Construction

Il est évident que les principes de la construction sont les mêmes que ceux de la sculpture. Le sculpteur et le constructeur ont tous deux à travailler sur un bloc de matière, à enlever ce qui n'est pas nécessaire, à laisser subsister ce qui est utile. La différence est que le sculpteur travaille sur un bloc de pierre ou de marbre, tandis que le constructeur travaille sur un bloc de bois ou de fer.

Le constructeur doit donc avoir une connaissance exacte de la nature des matériaux qu'il emploie. Il doit savoir comment ils se comportent sous l'influence de la chaleur, du froid, de l'humidité, de la sécheresse. Il doit aussi savoir comment ils se comportent sous l'influence du poids, de la pression, de la traction.

Il doit aussi savoir comment ils se comportent sous l'influence du vent, de la pluie, de la neige. Il doit savoir comment ils se comportent sous l'influence du soleil, de la lune, des étoiles.

Il doit aussi savoir comment ils se comportent sous l'influence du temps, de la vieillesse, de la mort. Il doit savoir comment ils se comportent sous l'influence de la guerre, de la paix, de la prospérité, de la misère.

*A ce travail passe une vie
Mais je cherche de rue en rue
Le beau et clair et vieux visage
D'une amitié pleine de ruses...*

O.-J. P.

IV

It is a very common error to suppose that the
force of gravity is the same in all parts of the
earth. In fact, it varies slightly from place to place.
It is greatest at the poles and least at the equator.

VI

L'école de l'amitié

Veux-tu apprendre à sourire ?

— Moi je sonne de la lyre

Là où, comme des lauriers,

D'un réverbère mouillé

Se détache la lumière

Et la dépouille légère

De maint périssable été

— Sous le souffle de Daphné

Que dissimulent les branches

D'une aurore toute blanche.

— Moi je sonne de la lyre,

Veux-tu apprendre à sourire ?

— Ami Jean, oui, mon aîné,

Enseigne-moi l'amitié.

(Je tiens son coude docile,

L'aile d'un ange plumé.

Comme il est maigre et léger !

Que parler est difficile.)

— Sourit-on les yeux fermés ?

Les doigts, les genoux serrés ?

N'est-ce pas une souffrance ?

Un sourire est-il pieux ?

Dénouerais-je mes cheveux ?

— Non. Mais garde le silence.

Viens connaître la blessure

Des hommes, le cri d'orgueil

Même d'un amour en deuil,
Le cœur noir de la Nature,
Et au fond de nos cercueils
Dieu qui s'ouvre comme un œil.

Mais elle : — Brise ta lyre,
Ces chants sont d'un écolier.
Tu n'as pas désespéré,
Comment saurais-tu sourire?

Petite fable

Au hasard de l'Océan
D'une dune et de la digue :
Un poète, sa fatigue,
Une fille sans argent.

Que chanter? Le sable oblique
Sa moisson d'algues, flottant
Sur les dunes, sur la digue,
Et mêlée à l'Océan.

Rien ! ni rire ! d'attrayant
Pour ces voyageurs lyriques
Tous acteurs et tout public,
Fille, poète, et leurs chants
— Qu'on les donne à l'Océan.

Index

As the title of this
book is so long
it is not possible
to give a full
index of the
contents. The
author has
therefore
given a list
of the
subjects
treated in
the book.
This list
is given
in the
following
pages.

Roman pour tous les jours

I

Bonjour Marie : la danse tourne
Sur un parquet silencieux.
Pour me donner tes lourdes lèvres
Relève ces petits cheveux.

(Servante de mes poésies,
Aussi agréable que l'air,
Si ta beauté est incertaine
Il ne faut pas en avoir l'air.)

II

Dactylographe ma payse
Bruxelloise au cœur familial,
Pour me plaire il faudra quitter
Ce chapeau garni de cerises.

Verse dans ton verre mon vin
(Ton verre, comme un lys gelé)
Bois le sang du lys, cet automne,
Les bruits du bal et mes baisers.

III

Oui, tu es une sainte en croix
Marie aux dents fortes et pures;
J'ai vu, j'ai vu tes pauvres mains
Sous le plaisir où tu murmures.

Cette rue est à nous où crie
Une haute nuit tourmentée;
Tu es prise dans mes chansons
Et par le gaz auréolée.

IV

Tout pénétrés de joie ou d'ombre
Ah ! nous sommes un arbre étrange.
Ces fruits profonds de sang et d'eau
Désaltèrent aussi les anges.

Moi le bonheur, la violence,
Toutes les sèves de l'amour ;
Toi, le silence, le désir,
Notre feuillage unique et sourd.

V

Balançons-nous dans les rayons
De la lune, d'octobre calme.
Mes caresses ont moissonné
Tes bouquets immenses de palmes.

Ne dis plus rien mais au revoir !
Vivent les sommeils de ma ville,
Et vous, anges, chasseurs de joie
Enchanterez ce corps tranquille.

Trois billets à trois amis

I. — DÉDICACE

A R. De G.

Rien — qu'un paysage pris
Page vide, pure estampe,
Entre tes yeux et la lampe
Seule à lui donner du prix,

Rien qu'un déchirant esprit
De neige et de solitude,
Mes chants que tu as surpris
Par une amicale étude,

Ces feux ! qui devaient dorer
L'aile de ma poésie,
Cendres ne lui ont laissé
Que les ombres de sa vie,

Rien ! mais tout à commencer
Sous les rires de Janvier.

II. — INVITATION

A Max H. P.

Froide vie en désordre
Comme une forêt
Obéissons à l'ordre
Du cher cabaret

Dont notre frère épuise
Les vives liqueurs.
Là le sage vous prise,
Pipes de couleurs.

— Bonjour, c'est l'hiver.
— Echangeons, cher poète,
Tes chagrins, mes vers.

— Buvons du café ;
Tu vois : c'est une fête.
— Moquons-nous du passé.

III. — CONFESSION

A R. Gr.

Ange rude et malin, mon doux ange anarchiste,
Qui te penches la nuit sur des textes amers,
Il faut te dire enfin que mes frères résistent
Au pacifique espoir qui passe dans mes vers.

Je ne veux plus sourire à ces hommes sans ailes :
Marchons avec prudence, ange, parlons plus bas.
Ton frère le poète est triste et infidèle,
Il chante — et il étouffe un enfant dans ses bras.

Hélas ! j'ai trop connu mon enfant ! cette vie
Maigre, toute glacée, est ma poésie ?
Ne saurais-je arracher autre chose de moi ?

Où aller ? Je ne puis me taire, suis-je un sage ?
— Mais ayant désiré des flots et des voyages,
Je cours, je vois la mer ! — Je ne m'embarque pas.

THE HISTORY OF THE

1750

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Les yeux clairs

Et me plaindrais-je longtemps
Sur les genoux de la Muse?
O honte ! ma lyre chante
Quand on pleure dans ses cordes.

Gloire, bel arbre stérile,
Un poète prend sa hache,
Il t'abat dans son jardin.
Tu y fais un feu superbe !

— Que j'ai inventé de rêves
Pour ne pas aimer mon corps...
C'est l'heure de parler clair,
Les oiseaux me l'ont appris :

Je regarde dans vos yeux
Tout un dessin de ma vie,
Ah !

Si simple et si léger
Qu'il me donne le vertige...

Les yeux clairs

Et me plaignais je longtemps
Sur les genoux de ta mère,
O honte ! au jour d'aujourd'hui
Quand on pleure dans ses cordes.

Clair, bel air de Noël,
Un cœur grand et facile,
Il était dans son jardin
Tu y fais un peu de miel.

— Que j'ai inventé de réver
Pour ne pas aimer mon corps,
C'est l'honneur de garder clair
Les oiseaux me l'ont appris.

Je regarde dans vos yeux
Tout un monde de ma vie,
Ah !

Si simple et si léger
Qu'il me donne le vertige.

La victoire

L'œil terrible d'un dieu s'est ouvert à mon front :
Que je vois bien la vie au fond de ma blessure !
Et comme un loup marqué de honteuses morsures,
Je porte, clair regard, le faix de tes rayons.

— J'ai cherché ma patrie avec sincérité
Dans ses villes, son ciel, ses champs et ses navires.
— Mais rien ne vaut la chambre où je fais de ma lyre
Le silence pleuvoir avec limpidité.

FIN

DE NOTRE MÈRE LA VILLE

*A Bruxelles et en Flandre
Décembre 1920 - Mars 1922*

La victoire

L'œil terrible d'un dieu s'est ouvert à son tour :
Que se voit bien la vie au fond de ses courbes !
Et comme au long tunnel de l'humanité morose
Le port, d'un regard, se fait de ses regards.

— [se dévot au pain avec accablés
Dans ses vides son ciel, ses champs et ses terres
— Mais rien ne voit le chemin ou le fait de son jour
Le silence pleureux avec impudé.

FIN

DE NOTRE MÈRE LA VILLE

A. Baudouin et ses Fils
Éditeurs 1900 - Paris 1901

TABLE

I

	Pages
Dédicace du poète à ses amis	7
La source	13
Chute	15
Les poètes sont en paix	17
Le sage humilié	19
J'ai bu du rhum	21
Mon corps	23
Art poétique	25
Découverte de l'évidence	27

II

Cantique de l'enfant prodigue	31
Désastre	33
Mort d'un dieu	35
Connaissance de l'ivresse	37
Sarah	39
Guérison	41
Le retour de la Muse	43
Mon pays	45
Equilibre	47

III

Le chant de la pluie	51
Le chant des Rues	53
Indulgence des Parques	55
Les dieux dans la Ville	57
Déclaration du fantassin	59
Les Saisons de Bruxelles	61
Ruine	61
Avalanche	61
Sieste	61
Santé	62
Quatorze petits airs pour un cortège païen	63
Construction	67

IV

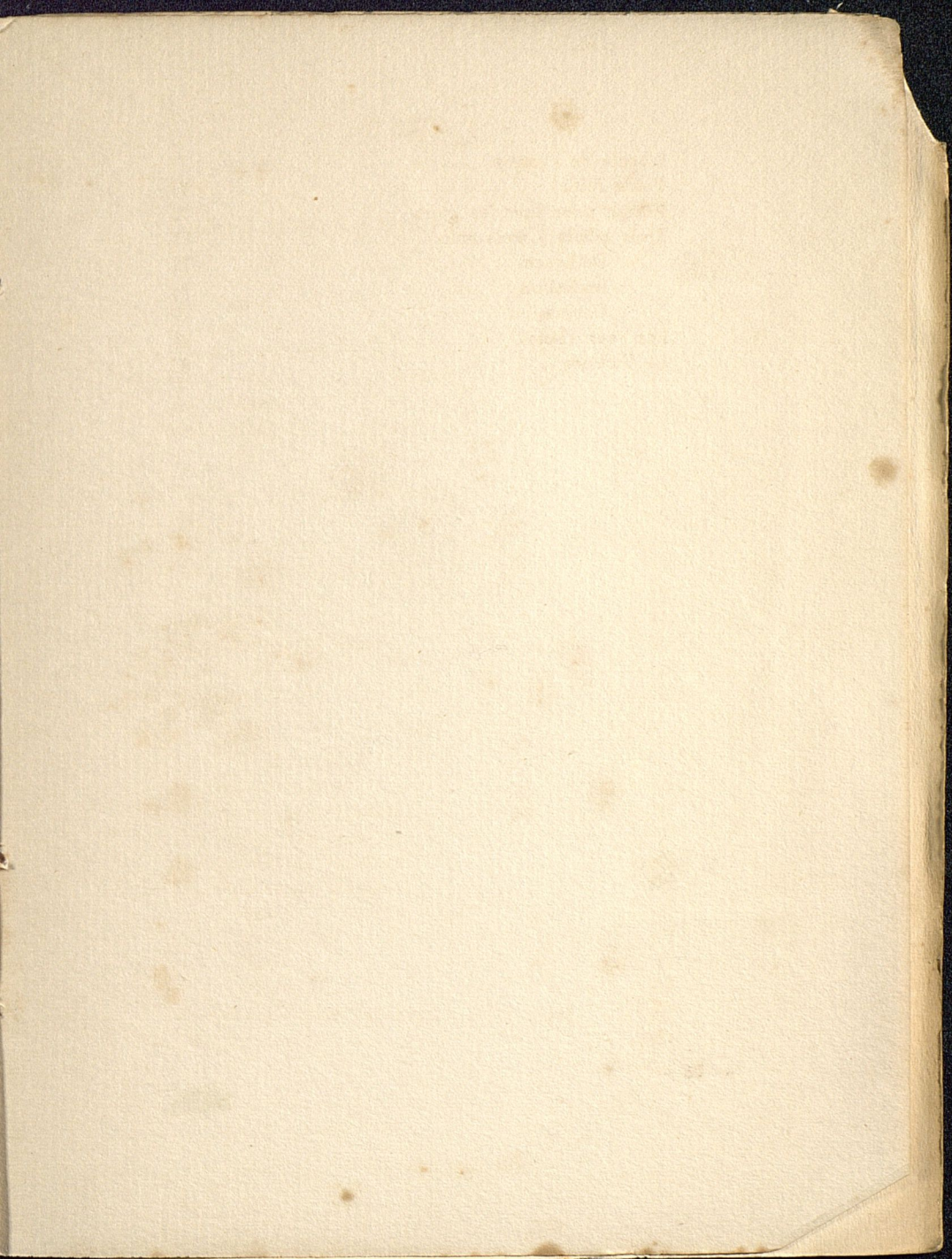
L'école de l'amitié.	71
Petite fable	73
Roman pour tous les jours	75
Trois billets à trois amis	77
Dédicace.	77
Invitation	78
Confession	79
Les yeux clairs.	81
La Victoire	83

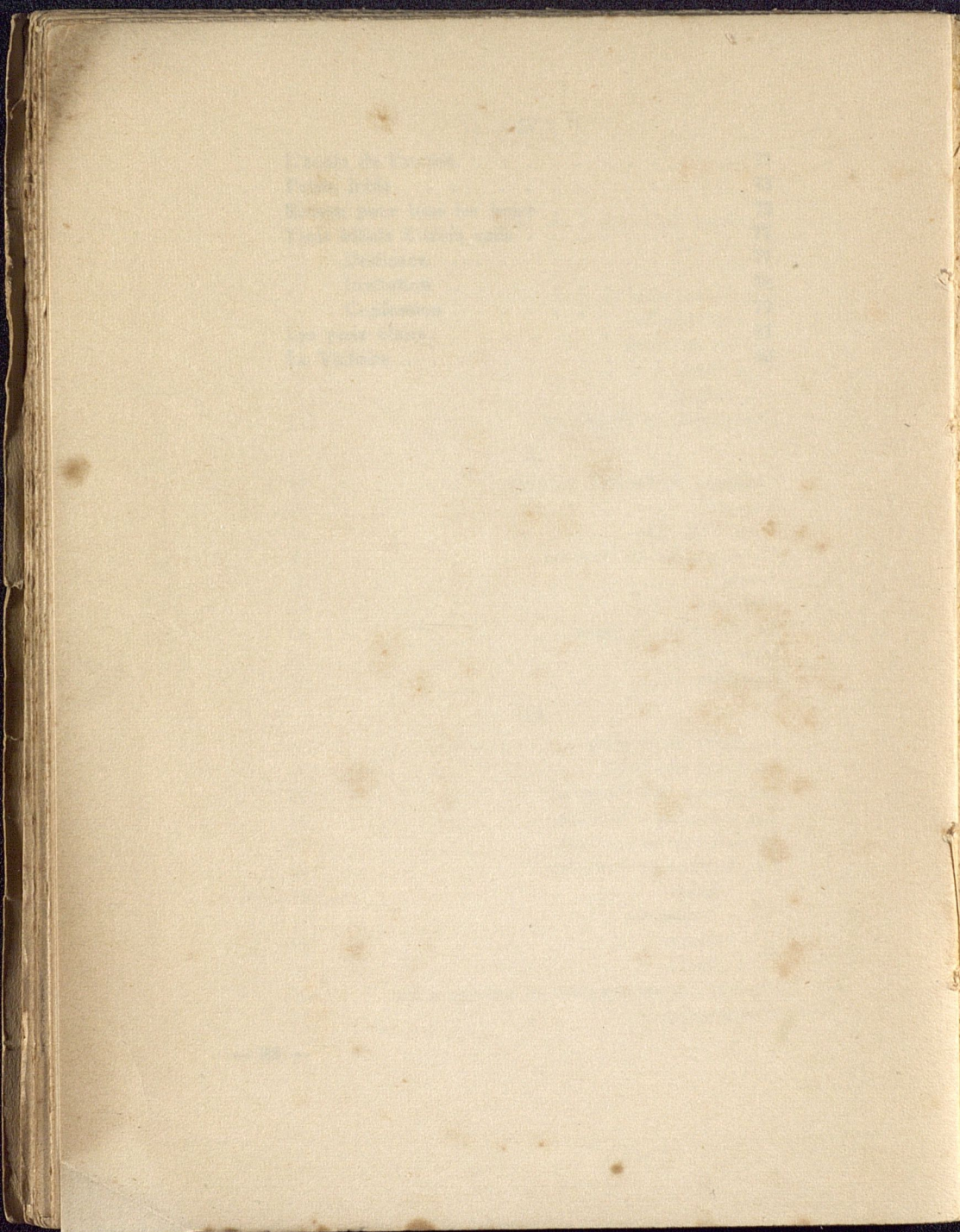
II

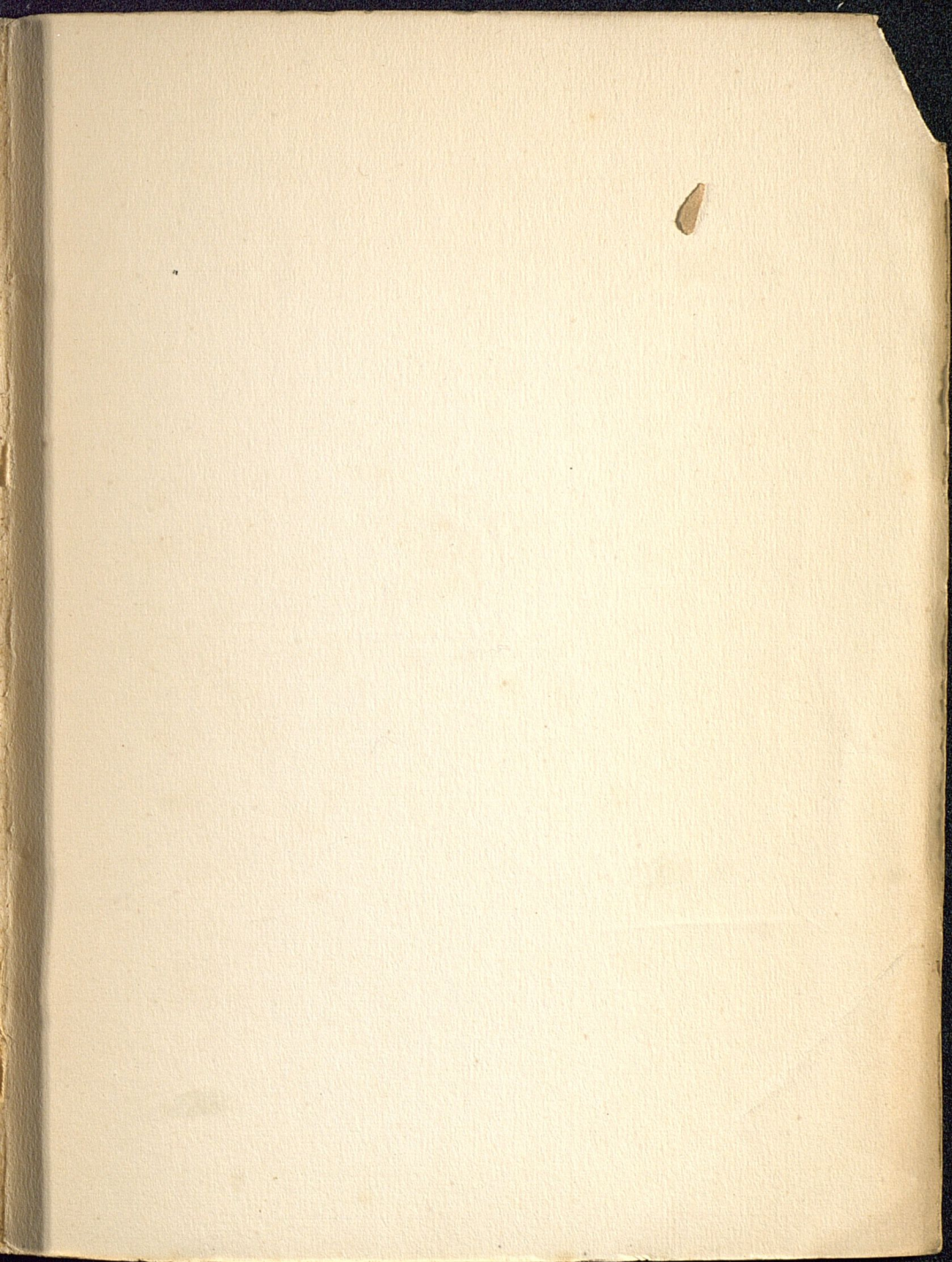
Contes de l'enfant prodige	31
Dessins	32
Moi et les autres	33
Connaissance de l'homme	37
Sagesse	38
Général	41
Le retour de la France	43
Mon pays	45
Épigrammes	47

III

Le chant de la pluie	51
Le chant des fleurs	53
Intelligence des Français	55
Les fleurs dans la Ville	57
Intelligence du Français	59
Les Saisons de Bruxelles	61
Printemps	61
Automne	61
Hiver	61
Été	63
Quelques poésies pour un certain pays	65
Construction	67









4, RUE DE BERLAIMONT